

volent en tous sens dans l'âme, et que le chasseur, qui attrape tantôt une science, tantôt, à propos du même objet, une absence de science, a des opinions fausses du fait de l'absence de science, et des vraies du fait de la science.

200a
SOCRATE – Il n'est pas facile, vraiment, Théétète, de ne pas faire ton éloge. Examine à nouveau, pourrants, ce que tu viens d'énoncer. Qu'il en soit en effet comme tu dis : celui-là, donc, qui a attrapé l'absence de science, aura, dis-tu, des opinions fausses. C'est bien cela ?

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – Bien entendu, il ne pensera pas avoir des opinions fausses ?

THÉÉTÈTE – Comment, en effet ?

SOCRATE – Au contraire, il s'imaginera avoir des opinions vraies, et envers les choses sur lesquelles il se trompe, il se posera en homme qui sait.

THÉÉTÈTE – Bien sûr.

SOCRATE – Par conséquent, c'est une science qu'à l'issue de sa chasse il croira avoir, mais pas une absence de science.

THÉÉTÈTE – C'est clair.

b
SOCRATE – Ayant donc parcouru une longue route, nous voici revenus à la première impasse. Car le réfutateur professionnel de tout à l'heure dira après avoir ri : « O vous, les meilleurs ! Ayant connaissance des deux à la fois, une science et une absence de science (qu'on connaît), est-ce qu'on croit que cette dernière est une autre de celles qu'on connaît ? Ou bien, n'ayant connaissance ni de l'une ni de l'autre, a-t-on l'opinion que celle qu'on ne connaît pas est une autre de celles qu'on ne connaît pas ? Ou bien, connaissant l'une, l'autre non, on s'imagine que celle qu'on connaît est celle qu'on ne connaît pas, ou celle qu'on ne connaît pas, celle qu'on connaît ? Ou bien, faisant un tour de plus, allez-vous me dire que, des sciences et des absences de science, il y a à leur tour des sciences, que celui qui les a acquises et enfermées dans d'autres ridicules colombiers ou moulages de cire sait, aussi longtemps qu'il en est possesseur, même s'il ne les a pas sous la main dans son âme ? Et de la même façon, en fait, serez-vous forcés de tourner en rond pour revenir au même point des milliers de fois, sans rien produire de plus ? » Que répondrons-nous à cela, Théétète ?

THÉÉTÈTE – Mais par Zeus, Socrate, ce qu'il faut dire, moi, je ne le sais pas.

d
SOCRATE – Est-ce donc que cette argumentation fait bien de nous réprimander, mon garçon, et de nous indiquer que nous avons tort de chercher l'opinion fausse avant la science, en laissant celle-ci de côté ? Le fait est qu'il est impossible de connaître l'opinion fausse avant d'avoir saisi suffisamment ce que peut bien être la science.

THÉÉTÈTE – C'est forcé, Socrate, pour le moment, de penser comme tu dis.

THÉÉTÈTE – Pas le moins du monde, à condition que toi, du moins, tu n'y renonces pas.

SOCRATE – Eh bien, parle : c'est en énonçant surtout ce qu'elle est que nous contrédisons le moins ?

THÉÉTÈTE – En disant qu'elle est ce que nous essayions de dire qu'elle est Socrate, auparavant. Quant à moi, en effet, je n'ai rien d'autre.

SOCRATE – C'est quoi, que nous essayions de dire ?

THÉÉTÈTE – Que l'opinion vraie est science. En tout cas avoir des opinions vraies échappe à l'erreur, et les effets qui en résultent, tous se révèlent excellents

SOCRATE – C'est l'histoire de celui qui expliquerait où passer le fleuve, Théétète en disant : la chose se montrera d'elle-même. Ce que nous cherchons aussi, s nous avançons à sa recherche, peut se révéler bientôt être sous nos pieds ; tandis que pour ceux qui restent sur place, la clarté ne se fait sur rien.

THÉÉTÈTE – C'est juste, ce que tu dis : eh bien, donc, avançons, et observons.

SOCRATE – Ce point-là en tout cas ne requiert qu'une brève observation. Car un art tout entier te fait signe que ce que tu as dit, l'opinion vraie, n'est pas science.

THÉÉTÈTE – Comment cela ? Et quel est cet art ?

SOCRATE – L'art des plus grands en habileté – ainsi qualifie-t-on les orateurs et les habitués des tribunaux. Car ces hommes-là, quand, du fait de l'art qu'ils possèdent, ils persuadent, ce n'est pas en dispensant un enseignement, mais en faisant avoir les opinions qu'ils veulent. Ou bien crois-tu, toi, qu'il existe des maîtres assez habiles pour pouvoir, à ceux qui n'étaient pas là quand des gens ont été dépouillés de leur argent ou ont été victimes de quelque autre violence enseigner de façon suffisante, en aussi peu de temps qu'il en faut à un peu d'eau pour s'écouler, la vérité de ce qui s'est passé ?

THÉÉTÈTE – Moi, je ne crois pas du tout qu'ils la leur enseignent ; mais qu'ils les en persuadent, cela, oui.

SOCRATE – Et persuader, ne dis-tu pas que c'est faire avoir des opinions ?

THÉÉTÈTE – Bien sûr.

SOCRATE – Eh bien, donc, quand la persuasion fait que des juges sont justes, ? propos de choses qu'on ne peut savoir que si on les a vues, et autrement non – dans ce cas-là, c'est à partir de ce qu'ils ont entendu qu'ils ont jugé l'affaire : ayant saisi une opinion vraie, ils ont jugé sans science, persuadés à bon droit, si du moins ils ont bien jugé ?

THÉÉTÈTE – Bien sûr, tout à fait.

SOCRATE – Jamais, mon cher, si opinion vraie et science étaient identiques, jamais juge, si éminent soit-il, n'aurait d'opinion droite sans science. Mais en fait, l'une diffère de l'autre, semble-t-il.

volent en tous sens dans l'âme, et que le chasseur, qui attrape tantôt une science, tantôt, à propos du même objet, une absence de science, a des opinions fausses du fait de l'absence de science, et des vraies du fait de la science.

200a
SOCRATE – Il n'est pas facile, vraiment, Théétète, de ne pas faire ton éloge. Examine à nouveau, pourtant, ce que tu viens d'énoncer. Qu'il en soit en effet comme tu dis : celui-là, donc, qui a attrapé l'absence de science, aura, dis-tu, des opinions fausses. C'est bien cela ?

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – Bien entendu, il ne pensera pas avoir des opinions fausses ?

THÉÉTÈTE – Comment, en effet ?

SOCRATE – Au contraire, il s'imaginera avoir des opinions vraies, et envers les choses sur lesquelles il se trompe, il se posera en homme qui sait.

THÉÉTÈTE – Bien sûr.

SOCRATE – Par conséquent, c'est une science qu'à l'issue de sa chasse il croira avoir, mais pas une absence de science.

THÉÉTÈTE – C'est clair.

b
SOCRATE – Ayant donc parcouru une longue route, nous voici revenus à la première impasse. Car le réérateur professionnel de tout à l'heure dira après avoir ri : « O vous, les meilleurs ! Ayant connaissance des deux à la fois, une science et une absence de science (qu'on connaît), est-ce qu'on croit que cette dernière est une autre de celles qu'on connaît ? Ou bien, n'ayant connaissance ni de l'une ni de l'autre, a-t-on l'opinion que celle qu'on ne connaît pas est une autre de celles qu'on ne connaît pas ? Ou bien, connaissant l'une, l'autre non, on s'imagine que celle qu'on connaît est celle qu'on ne connaît pas, ou celle qu'on ne connaît pas, celle qu'on connaît ? Ou bien, faisant un tour de plus, allez-vous me dire que, des sciences et des absences de science, il y a à leur tour des sciences, que celui qui les a acquises et enfermées dans d'autres ridicules colombiers ou moulages de cire sait, aussi longtemps qu'il en est possesseur, même s'il ne les a pas sous la main dans son âme ? Et de la même façon, en fait, serez-vous forcés de tourner en rond pour revenir au même point des milliers de fois, sans rien produire de plus ? » Que répondrons-nous à cela, Théétète ?

THÉÉTÈTE – Mais par Zeus, Socrate, ce qu'il faut dire, moi, je ne le sais pas.

d
SOCRATE – Est-ce donc que cette argumentation fait bien de nous réprimander, mon garçon, et de nous indiquer que nous avons tort de chercher l'opinion fausse avant la science, en laissant celle-ci de côté ? Le fait est qu'il est impossible de connaître l'opinion fausse avant d'avoir saisi suffisamment ce que peut bien être la science.

THÉÉTÈTE – C'est forcé, Socrate, pour le moment, de penser comme tu dis.

SOCRATE – Reprenons donc encore une fois au début : la science, on dira que c'est quoi ? Car nous n'allons pas encore renoncer à le dire ?

THÉÉTÈTE – Pas le moins du monde, à condition que toi, du moins, tu n'y renonces pas.

SOCRATE – Eh bien, parle : c'est en énonçant surtout ce qu'elle est que nous nous contredirions le moins ?

THÉÉTÈTE – En disant qu'elle est ce que nous essayions de dire qu'elle est, Socrate, auparavant. Quant à moi, en effet, je n'ai rien d'autre.

SOCRATE – C'est quoi, que nous essayions de dire ?

THÉÉTÈTE – Que l'opinion vraie est science. En tout cas avoir des opinions vraies échappe à l'erreux, et les effets qui en résultent, tous se révèlent excellents.

SOCRATE – C'est l'histoire de celui qui expliquerait où passer le fleuve, Théétète, en disant : la chose se montrera d'elle-même. Ce que nous cherchons aussi, si nous avançons à sa recherche, peut se révéler bientôt être sous nos pieds ; tandis que pour ceux qui restent sur place, la clarté ne se fait sur rien.

THÉÉTÈTE – C'est juste, ce que tu dis : eh bien, donc, avançons, et observons.

SOCRATE – Ce point-là en tout cas ne requiert qu'une brève observation. Car un art tout entier te fait signe que ce que tu as dit, l'opinion vraie, n'est pas science.

THÉÉTÈTE – Comment cela ? Et quel est cet art ?

SOCRATE – L'art des plus grands en habileté – ainsi qualifie-t-on les orateurs et les habitués des tribunaux. Car ces hommes-là, quand, du fait de l'art qu'ils possèdent, ils persuadent, ce n'est pas en dispensant un enseignement, mais en faisant avoir les opinions qu'ils veulent. Ou bien crois-tu, toi, qu'il existe des maîtres assez habiles pour pouvoir, à ceux qui n'étaient pas là quand des gens ont été dépouillés de leur argent ou ont été victimes de quelque autre violence, enseigner de façon suffisante, en aussi peu de temps qu'il en faut à un peu d'eau pour s'écouler, la vérité de ce qui s'est passé ?

THÉÉTÈTE – Moi, je ne crois pas du tout qu'ils la leur enseignent ; mais qu'ils les en persuadent, cela, oui.

SOCRATE – Et persuader, ne dis-tu pas que c'est faire avoir des opinions ?

THÉÉTÈTE – Bien sûr.

SOCRATE – Eh bien, donc, quand la persuasion fait que des juges sont justes, à propos de choses qu'on ne peut savoir que si on les a vues, et autrement non – dans ce cas-là, c'est à partir de ce qu'ils ont entendu qu'ils ont jugé l'affaire : ayant saisi une opinion vraie, ils ont jugé sans science, persuadés à bon droit, si du moins ils ont bien jugé ?

THÉÉTÈTE – Bien sûr, tout à fait.

SOCRATE – Jamais, mon cher, si opinion vraie et science étaient identiques, jamais juge, si éminent soit-il, n'aurait d'opinion droite sans science. Mais en fait, l'une diffère de l'autre, semble-t-il.

THÉÉTÈTE – C'est bien ce que j'ai entendu dire par quelqu'un, Socrate. Je l'avais oublié, mais maintenant je l'ai en tête : il disait que l'opinion vraie accompagnée

d'une définition¹ est science, tandis que celle qui est dépourvue de définition est en dehors de la science ; et ce dont il n'y a pas de définition n'est pas sachable – tel est le mot qu'il forgeait – tandis que ce qui en a une est sachable.

SOCRATE – Comme tu parles bien ! Mais où il traçait la division entre ces sachables et non sachables, dis-le, pour voir si ce que nous avons entendu, toi et moi, coïncide.

THÉÉTÈTE – Mais je ne sais pas si je vais trouver. Pourtant, si c'était un autre qui le disait, à ce que je crois, je suivrais.

SOCRATE – Écoute alors un rêve en réponse à un rêve. Car moi, de mon côté, il me semblait entendre certains qui disent que les premiers éléments, pour ainsi dire, à partir desquels nous-mêmes, et les autres choses, sommes constitués, n'ont pas de définition. En effet, chacun de ces éléments, en soi et par soi, il serait possible seulement de le nommer, mais on ne pourrait en dire rien d'autre en plus de son nom, ni qu'il est, ni qu'il n'est pas : car de ce simple fait, on lui adjoindrait le fait d'être ou non, alors qu'il ne faut rien lui ajouter, si c'est bien celui-là même, seul, qu'on doit énoncer – quoiqu'on ne doive lui ajouter ni « lui-même », ni « celui-là », ni « chacun », ni « seul », ni « ce », ni beaucoup d'autres précisions du même genre. Car, sans cesser de passer de l'un à l'autre, elles s'ajoutent à tous, différentes qu'elles sont de ce à quoi elles s'adjoignent : or, si l'élément lui-même pouvait être défini, c'est-à-dire s'il avait une définition qui lui soit propre, il faudrait qu'il soit défini indépendamment d'absolument tous les autres. Mais en fait, il est impossible que l'un quelconque des éléments premiers soit exprimé par une définition, car il ne lui appartient que d'être seulement nommé : car il a seulement un nom. Tandis que, disent-ils, les choses qui, de ces éléments, aussitôt se constituent, tout comme elles sont faites de leur entrelacs, de même les noms des éléments deviennent, une fois tissés ensemble, une définition : car des mots tissés ensemble, c'est ce qu'est une définition. Ainsi donc les éléments, d'une part, ne sont pas définis, ne sont pas connus, mais ils sont sentis ; d'autre part, ce sont leurs composés qui sont connus et exprimés, et objets d'une opinion vraie. Ce qui amène à dire, lorsque quelqu'un saisit, sans définition, l'opinion vraie de quelque chose, que sur la chose elle-même, son âme est dans le vrai, certes ; mais qu'elle connaît, non. Car qui n'est pas capable d'en donner ou accueillir la définition est dépourvu de science sur la chose en question ; tandis que si, en plus, il s'assure de sa définition, tout ce que je viens de dire, l'en voilà devenu capable, et il est dans une disposition parfaite vis-à-vis de la science.

Est-ce ainsi que tu as entendu ce songe, toi, ou autrement ?

THÉÉTÈTE – Tout à fait ainsi, oui.

1. « Définition » traduit *logos*, que d'autres traducteurs comprennent ici au sens de « justification ».

SOCRATE – Eh bien, donc, est-il à ta convenance, et est-ce dans ces termes que tu poses que l'opinion vraie accompagnée de sa définition est science ?

THÉÉTÈTE – Très exactement.

SOCRATE – Est-ce qu'à l'instant, Théétète, de cette façon, nous avons en ce jour attrapé ce que, depuis longtemps, ont cherché de si nombreux sages qui ont vieilli avant de le trouver ?

THÉÉTÈTE – À mon avis du moins, Socrate, ce qui vient d'être exprimé est bien défini.

SOCRATE – Quant à cet énoncé lui-même, il est bien vraisemblable qu'il en est ainsi : car quelle science y aurait-il encore, mis à part définition et opinion droite ? Il y a pourtant, dans ce qui a été dit, une chose qui me déplaît.

THÉÉTÈTE – Laquelle donc ?

SOCRATE – Ce qui justement a l'air d'être défini le plus subtilement : que les éléments ne sont pas connus, tandis que l'ensemble de leurs composés est connu.

THÉÉTÈTE – C'est correct, n'est-ce pas ?

SOCRATE – Eh bien, il n'y a qu'à y aller voir : car nous disposons, comme de cautions pour cette définition, des modèles dont elle s'est servie pour énoncer tout cela.

THÉÉTÈTE – Quels modèles, donc ?

SOCRATE – Les éléments que constituent les lettres, et les syllabes qu'elles composent. Ou bien crois-tu que c'est autre chose qu'il avait devant les yeux quand il énonçait cela, celui qui a énoncé ce que nous disons ?

THÉÉTÈTE – Non, c'est cela qu'il considérait.

SOCRATE – Eh bien, empoignons-les pour les mettre à la question. Et mettrons-nous plutôt nous-mêmes à la question : est-ce de cette façon ou pas de cette façon que nous avons appris nos lettres ?

Allez, commence : est-ce qu'aux syllabes appartient une définition, tandis que leurs éléments n'en ont pas ?

THÉÉTÈTE – Peut-être.

SOCRATE – Tout à fait, oui : c'est ce qui me paraît, à moi. En tout cas, s'il se trouve quelqu'un pour t'interroger sur la première syllabe de « Socrate », comme ceci : « Théétète, dis ce que c'est que SO ? », que répondras-tu ?

THÉÉTÈTE – Que c'est S et O.

SOCRATE – Donc, tu tiens cela pour la définition de cette syllabe ?

THÉÉTÈTE – Moi, oui.

SOCRATE – Encore un pas : énonce aussi, de cette façon, la définition de S.

THÉÉTÈTE – Et comment dira-t-on les éléments de l'élément ? C'est qu'en effet, Socrate, le S fait partie des muettes, c'est seulement un bruit, une sorte de sifflement de la langue ; du B, maintenant, il n'y a ni son ni bruit, pas plus que de la plupart des éléments du langage. De sorte que dire qu'ils n'ont pas de définition,

cela va tout à fait ; aux plus distincts d'entre eux, en tout cas, à ces sept-là¹, appartiennent seulement un son, mais à aucun, quel qu'il soit, n'appartient de définition.

SOCRATE – Et c'est cela, mon ami, la rectification que nous avons apportée au sujet de la science ?

THÉÉTÈTE – Visiblement.

SOCRATE – Mais quoi ? Que l'élément n'est pas connu, tandis que le composé l'est, est-ce que nous l'avons correctement démontré ?

THÉÉTÈTE – Cela en a l'air, en tout cas.

SOCRATE – Eh bien, allons-y : définissons-nous le composé comme les deux éléments ensemble (et, s'il y en a plus que deux, tous), ou bien comme une forme douteuse d'unité qui s'est constituée quand les éléments se sont groupés ?

THÉÉTÈTE – Comme la totalité des éléments, à mon avis, du moins.

SOCRATE – Eh bien, examine le cas où il y a deux éléments, S et O. La première syllabe de mon nom, c'est les deux ensemble. Les deux ensemble, c'est ce que connaît celui qui connaît cette syllabe, n'est-ce pas ?

THÉÉTÈTE – Bien sûr.

SOCRATE – S et O, par conséquent, il les connaît ?

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – Alors quoi ? Chacun séparément, est-ce qu'il l'ignore ? C'est-à-dire : les connaît-il ensemble alors qu'il ne connaît ni l'un ni l'autre ?

THÉÉTÈTE – Mais c'est scandaleux, c'est un non-sens, Socrate !

SOCRATE – Mais alors, si, du moment qu'on les connaît ensemble, il est nécessaire de connaître chacun séparément, quiconque connaît jamais un composé devra, de toute nécessité, en connaître d'abord les éléments, et notre belle définition, nous ayant de la sorte échappé, va s'en aller.

THÉÉTÈTE – Et même d'une manière tout à fait subite.

SOCRATE – C'est parce que nous ne la surveillons pas bien. Peut-être en effet fallait-il poser que le composé, ce n'est pas les éléments, mais une forme douée d'unité, constituée à partir d'eux, à laquelle appartiennent en propre l'aspect d'une unité, et qui est différente de ses éléments.

THÉÉTÈTE – Tout à fait – je veux dire : tel est probablement le cas, plutôt que comme tout à l'heure.

SOCRATE – Il faut l'examiner, et ne pas abandonner ainsi, lâchement, une grande et respectable doctrine.

THÉÉTÈTE – Non, bien sûr.

SOCRATE – Admettons donc, comme nous l'affirmons maintenant, que le composé, pareillement dans les lettres et partout ailleurs, c'est une forme douée d'unité, constituée à partir de l'assemblage de ses éléments individuels.

THÉÉTÈTE – Tout à fait.

SOCRATE – Donc, des parties, il ne faut pas qu'elle en ait.

THÉÉTÈTE – Pourquoi donc ?

SOCRATE – Parce que, de ce qui a des parties, il est inévitable que le tout se confonde avec l'ensemble de ses parties. Ou bien le tout aussi, tu dis que c'est, constituée à partir de ses parties, une forme douée d'unité, différente de l'ensemble de ses parties ?

THÉÉTÈTE – Moi, oui.

SOCRATE – Maintenant, est-ce la même chose que tu appelles « total » et « tout », ou bien est-ce une chose différente que tu appelles de chacun de ces noms ?

THÉÉTÈTE – Je n'ai aucune réponse précise, mais puisque tu prescris de répondre résolument, je prends le risque de dire : une chose différente.

SOCRATE – Ta résolution est de bon aloi, Théétète. Mais ta réponse l'est-elle aussi ? C'est ce qu'il faut examiner.

THÉÉTÈTE – Bien sûr, qu'il le faut.

SOCRATE – Donc, le tout serait différent du total, à ce que nous disons maintenant ?

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – Et alors quoi ? L'ensemble et le total, se peut-il qu'ils soient différents ? Par exemple, quand nous disons un, deux, trois, quatre, cinq, six, si nous disons aussi deux fois trois, trois fois deux, quatre et deux, ou trois et deux et un, est-ce que dans tous ces cas nous disons la même chose ou quelque chose de différent ?

THÉÉTÈTE – La même chose.

SOCRATE – Est-ce que c'est autre chose que six ?

THÉÉTÈTE – Rien d'autre.

SOCRATE – Or, six, c'est le total que nous avons trouvé sous chacune de ces formes ?

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – Et si nous énumérons l'ensemble, « rien d'autre » est encore notre réponse ?

THÉÉTÈTE – Forcément.

SOCRATE – Ou bien c'est autre chose que six ?

THÉÉTÈTE – Rien d'autre.

SOCRATE – Par conséquent, c'est la même chose, au moins dans tout ce qui est fait de nombre, que nous appelons le total et l'ensemble au complet ?

THÉÉTÈTE – Il y a apparence.

SOCRATE – Eh bien, ce qui est fait de nombre, parlons-en ainsi : le nombre du plèthre et le plèthre, c'est la même chose. N'est-ce pas ?

THÉÉTÈTE – Oui.

1. Il s'agit bien sûr des voyelles.

SOCRATE – Et celui du stade, évidemment, c'est pareil.

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – Et aussi, bien sûr, le nombre de l'armée et l'armée, et pour toutes les choses du même genre, il en va de même. Car pour chacune d'entre elles, son nombre total est le total de ce qu'elle est.

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – Et le nombre de chacune, ce n'est bien sûr pas autre chose que ses parties ?

THÉÉTÈTE – Rien d'autre.

SOCRATE – Par conséquent, tout cela, qui a des parties, serait fait de parties ?

THÉÉTÈTE – Il y a apparence.

SOCRATE – Et l'ensemble des parties se confond avec le total : c'est un point admis, s'il est vrai que le nombre total se confondra avec la chose totale.

THÉÉTÈTE – Soit.

SOCRATE – Par conséquent, le tout n'est pas fait de parties. Car, s'il se confondait avec l'ensemble de ses parties, il en serait le total.

THÉÉTÈTE – Ce n'est pas vraisemblable.

SOCRATE – Mais ce qui est proprement une partie, est-il possible que cela appartienne à autre chose qu'au tout ?

THÉÉTÈTE – Oui : au total.

SOCRATE – Tu te bats comme un homme, Théétète, vraiment. Mais le total, n'est-ce pas quand rien n'y manque, qu'il s'agit bien d'un total ?

THÉÉTÈTE – Forcément.

SOCRATE – Et un tout, est-ce que ce n'est pas la même chose : ce dont absolument rien n'est laissé de côté ? Tandis que, si quelque chose en est laissé de côté, il n'y a ni tout ni total, la même cause produisant dans les deux cas le même effet ?

THÉÉTÈTE – Tout et total m'ont l'air maintenant de ne différer en rien.

SOCRATE – Nous disions donc que, de ce dont il y a des parties, le tout aussi bien que le total se confondra avec l'ensemble de ses parties ?

THÉÉTÈTE – Tout à fait.

SOCRATE – Revenons maintenant à ma tentative de tout à l'heure : n'est-il pas inévitable, si l'on admet que le composé ne se confond pas avec ses éléments, que ses éléments ne lui appartiennent pas comme des parties de lui-même ? Ou bien, s'il leur est identique, qu'il soit connu au même titre qu'eux ?

THÉÉTÈTE – Soit.

SOCRATE – C'est donc pour que cela n'arrive pas que nous avons posé le tout différent de ses éléments ?

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – Mais quoi ? Si les éléments ne sont pas des parties du composé, peux-tu mentionner d'autres choses qui soient des parties d'un composé, mais qui n'en soient pas les éléments ?

THÉÉTÈTE – Pas du tout. Car, Socrate, si je convenais que le composé comporte des parties, ce serait ridicule, vraiment, de rejeter les éléments pour aller chercher autre chose.

SOCRATE – Alors, Théétète, d'après ce que nous disons maintenant, un composé serait, d'une façon absolue, une forme douée d'unité, indivisible ?

THÉÉTÈTE – Cela en a l'air.

SOCRATE – Tu te rappelles certainement, mon cher, qu'un peu auparavant nous acceptions, trouvant cela bien défini, que, des premiers éléments, à partir desquels les autres choses sont constituées, il n'y ait pas de définition, parce que chacun, en soi et par soi, est incomposé ; il n'était pas non plus correct, pour parler d'un tel élément, d'ajouter « être », ni « ce », parce que ce qu'on dirait alors serait différent de lui et étranger. Et c'est cette cause qui faisait que l'élément premier n'a pas de définition et n'est pas connu ?

THÉÉTÈTE – Je me rappelle.

SOCRATE – Eh bien, est-ce qu'il y a une autre cause que celle-là au fait qu'il a, cet élément premier, la forme d'une unité et qu'il est indivisible ? Car moi, je n'en vois pas d'autre.

THÉÉTÈTE – C'est qu'en effet on n'en voit pas.

SOCRATE – Donc, le composé se trouve aboutir à la même forme que l'élément premier, si l'on admet qu'il n'a pas de parties et qu'il est une forme douée d'unité ?

THÉÉTÈTE – Tout à fait, vraiment.

SOCRATE – Par conséquent, si le composé, c'est plusieurs éléments, c'est-à-dire un tout, et que les éléments en sont les parties, les composés et les éléments seront connus et exprimés au même titre, à partir du moment où l'ensemble des parties est apparu identique au tout.

THÉÉTÈTE – Tout à fait.

SOCRATE – Tandis que si le tout est un et sans parties, c'est au même titre qu'un composé et, de son côté, pareillement un élément n'ont pas de définition et ne sont pas connus. Car la même cause les fera semblables.

THÉÉTÈTE – Je n'ai rien à ajouter à cet énoncé.

SOCRATE – Par conséquent, n'acceptons pas celui-là, qui dit que le composé, pour sa part, est connu et exprimé, et l'inverse pour l'élément.

THÉÉTÈTE – Ne l'acceptons pas, en effet, du moins si nous en croyons cette argumentation.

SOCRATE – Mais quoi ? Si à son tour quelqu'un disait le contraire, est-ce que tu ne l'accepterais pas davantage, étant donné ce que tu as toi-même constaté dans ton propre apprentissage des lettres ?

THÉÉTÈTE – Qu'ai-je constaté ?

SOCRATE – Que tu as fait jusqu'au bout cet apprentissage sans rien apprendre d'autre que les éléments, en t'essayant à distinguer, à l'œil ou à l'oreille, chacun en soi et par soi, pour que, dis ou écrits, leur position ne te trouble pas.

THÉÉTÈTE – Tout à fait vrai, ce que tu dis.

SOCRATE – Et dans l'apprentissage d'un cithariste, avoir poussé jusqu'au bout cet apprentissage, ce n'est pas autre chose qu'être capable de suivre la mélodie note par note, sachant à quelle corde appartient chacune : qu'on appelle cela les éléments de la musique, tout le monde en serait d'accord ?

THÉÉTÈTE – Ce n'est rien d'autre.

SOCRATE – Ce sont là, par conséquent, les éléments et les composés dont nous-mêmes avons l'expérience : s'il faut étendre aux autres aussi les conclusions que nous tirons de ceux-là, nous affirmerons qu'aux éléments en général appartient une connaissance beaucoup plus claire qu'au composé, et plus décisive, pour ce qui est de saisir à fond chaque chose qu'on apprend. Et si quelque'un affirme qu'il est de la nature du composé d'être connu, mais de la nature de l'élément de n'être pas connu, nous penserons que, le faisant exprès ou non, il plaisante.

THÉÉTÈTE – Très exactement.

SOCRATE – Eh bien, à mon avis, on pourrait encore voir d'autres démonstrations de ce point. Mais il ne faut pas qu'elles nous fassent oublier de regarder l'objet de notre discussion : quel sens peut bien avoir « une définition ajoutée à une opinion vraie se trouve être la science la plus achevée » ?

THÉÉTÈTE – Regardons-le, puisqu'il le faut.

SOCRATE – Vas-y donc : que veut nous indiquer le mot « définition » ? À mon avis, il dit l'une de ces trois choses.

THÉÉTÈTE – Lesquelles ?

SOCRATE – La première serait : rendre apparente sa propre pensée au moyen de la voix, avec des expressions et des mots, en figurant son opinion dans le flux qui passe à travers la bouche, comme en un miroir ou dans de l'eau. Ou bien, à ton avis, ce que je décris ainsi n'est pas une définition ?

THÉÉTÈTE – À mon avis, si. Celui qui fait cela, bien sûr, nous disons qu'il discute.

SOCRATE – Et de nouveau, donc, cela, indiquer quel est son avis sur chaque chose, tout le monde est capable de le faire, plus vite ou plus lentement, à moins d'être sourd et muet de naissance. Et ainsi tous ceux qui ont une opinion droite, il sera manifeste que, sans exception, ils l'ont en leur possession, accompagnée d'une définition, et plus jamais aucune opinion droite ne se trouvera séparée de la science.

THÉÉTÈTE – C'est vrai.

SOCRATE – Eh bien, évitons la facilité de reprocher de ne rien dire à celui qui déclare que la science est ce que nous envisageons en ce moment. Car peut-être celui qui parlait ne parlait-il pas de cela, mais d'être capable, quand on est interrogé sur telle ou telle chose, de donner la réponse au questionneur en passant par les éléments.

THÉÉTÈTE – Tu parles de quoi, par exemple, Socrate ?

SOCRATE – C'est Hésiode, par exemple, qui, d'un chariot, dit par périphrase : « les cent pièces du chariot¹ ». Ces pièces, moi, je ne serais pas capable de les mentionner, ni toi non plus, je crois ; soyons satisfaits, au contraire, au cas où on nous demanderait ce qu'est un chariot, d'avoir à mentionner roues, essieu, caisse, rambardes, timon.

THÉÉTÈTE – Tout à fait.

SOCRATE – Mais lui, peut-être trouverait-il que nous sommes aussi ridicules que si on nous interrogeait sur ton nom et que nous répondions en énumérant les syllabes : en possession d'une opinion droite, certes, et articulant correctement ce que nous dirions, mais croyant que nous sommes des spécialistes des lettres, que nous possédons et énonçons en spécialistes la définition du nom de Théétète. Alors qu'il n'est possible de rien dire scientifiquement, avant d'avoir fait le tour de telle ou telle chose élément par élément, avec l'opinion vraie : c'est cela même qui a été dit dans ce qui précède.

THÉÉTÈTE – En effet, cela a été dit.

SOCRATE – Eh bien, il en est de même au sujet du chariot : nous, nous en avons une opinion droite, mais celui qui est capable d'expliquer ce que c'est en détaillant les cent pièces dont nous parlions, s'il ajoute cela, il ajoute à l'opinion vraie la définition, et, au lieu d'en avoir seulement l'opinion, le voilà devenu un homme de l'art et un savant, au sujet de ce que c'est qu'un chariot, parce qu'il en a fait tout le tour, élément par élément.

THÉÉTÈTE – Cette conception est donc bonne, à ton avis, Socrate ?

SOCRATE – Mon ami, si c'est ton avis, et si tu acceptes que le parcours élément par élément soit, au sujet de chaque chose individuelle, sa définition, tandis que procéder par groupes d'éléments ou même par unités encore plus grandes serait ne pas la définir, dis-le-moi, pour que nous l'examinions.

THÉÉTÈTE – Mais je l'accepte tout à fait !

SOCRATE – Crois-tu que, d'un objet quelconque, un individu quelconque ait la science, lorsque la même chose lui paraît appartenir tantôt à ce même objet, tantôt à un autre ? Ou bien aussi quand il pense qu'à ce même objet appartient tantôt telle chose, tantôt telle autre ?

THÉÉTÈTE – Par Zeus, je ne crois pas cela, moi !

1. Il faut garder en tête que le mot *logos*, ici traduit uniformément par « définition », a un sens très large, pouvant signifier aussi, par exemple, le « discours ».

1. *Les Travaux et les Jours*, 456.

SOCRATE – Ensuite, oublies-tu que dans l'apprentissage des lettres, au début, c'est cela même que vous faisiez, toi et les autres ?

THÉÉTÈTE – Est-ce que tu parles du cas où on croit qu'à la même syllabe appartient tantôt telle lettre, tantôt telle autre, et où la même lettre, on la place tantôt dans la syllabe convenable, tantôt dans une autre ?

SOCRATE – C'est de cela que je parle.

THÉÉTÈTE – Par Zeus, je ne l'oublie certainement pas, seulement je ne crois pas du tout que ceux qui en sont là savent leurs lettres.

SOCRATE – Quoi donc ? Si quelqu'un, au stade que je viens de décrire, en train d'écrire « Théétète », croit qu'il faut écrire, et écrit, « Th » et « é », et qu'ensuite, entreprenant d'écrire « Théodore », il croie qu'il faut écrire, et écrive « T » et « é » : est-ce que nous affirmerons qu'il sait la première syllabe de vos noms ?

THÉÉTÈTE – Mais nous venons d'accorder que celui qui en est là ne sait pas encore.

SOCRATE – Quelque chose l'empêche-t-il donc, ce même personnage, d'en être au même point à la deuxième, la troisième, la quatrième syllabe ?

THÉÉTÈTE – Non, rien.

SOCRATE – Est-ce que c'est bien à ce stade-là que, disposant du parcours à suivre, élément par élément, il écrira « Théétète » avec une opinion droite, s'il l'écrit dans l'ordre ?

THÉÉTÈTE – C'est évident.

SOCRATE – Étant donc encore dépourvu de science, mais ayant des opinions droites, à ce que nous affirmons ?

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – En possession d'une définition accompagnée d'une opinion droite. Car il écrirait en ayant à sa disposition la route à suivre, élément par élément, et c'est bien ce que nous avons admis être une définition.

THÉÉTÈTE – C'est vrai.

SOCRATE – Par conséquent, mon ami, il y a une opinion droite accompagnée d'une définition, qu'il ne faut pas encore appeler science.

THÉÉTÈTE – Il y a des chances.

SOCRATE – Nous n'avons fait, semble-t-il, que rêver que nous étions riches, quand nous nous sommes cru en possession de la définition la plus vraie de ce qu'est la science. À moins qu'il ne faille pas encore la mettre en accusation ? Peut-être en effet, cette définition, quelqu'un lui donnera-t-il non pas cette forme, mais la dernière des trois dont, avons-nous dit, on posera que l'une est la définition, si l'on définit la science comme une opinion droite accompagnée d'une définition.

THÉÉTÈTE – Tu as raison de me le rappeler : car il en reste encore une. Sa première forme, en effet, était celle de la pensée représentée dans la voix exactement comme une image ; la seconde, dont nous venons de parler, c'était le chemin conduisant, élément par élément, jusqu'au tout. Et maintenant la troisième, tu dis que c'est quoi ?

SOCRATE – Ce que diraient la plupart : avoir un signe à mentionner par lequel l'objet en question diffère de tout le reste.

THÉÉTÈTE – Quelle définition as-tu à me mentionner, par exemple ? De quel objet ?

SOCRATE – Par exemple, si tu veux, à propos du Soleil, je crois que tu trouveras suffisant de dire qu'il est le plus lumineux des objets qui se meuvent dans le Ciel autour de la Terre.

THÉÉTÈTE – Tout à fait.

SOCRATE – Saisis maintenant à cause de quoi on dit cela. C'est ce que nous disions à l'instant : si c'est bien la différence de telle chose que tu sais, par laquelle elle diffère des autres, c'est sa définition, à ce que disent certains, que tu sais. Tandis que, tant que tu mets la main sur un caractère commun, ta définition aura pour objets ceux dont c'est le caractère commun.

THÉÉTÈTE – Je comprends. Et à mon avis, cela va bien, d'appeler « définition » ce que tu viens de dire.

SOCRATE – Et celui qui, pourvu d'une opinion droite à propos d'une réalité quelconque, y ajoute la différence que présente cette chose par rapport aux autres, celui-là se trouvera posséder la science de ce dont, auparavant, il avait seulement l'opinion.

THÉÉTÈTE – C'est bien ce que nous affirmons.

SOCRATE – À dire vrai, Théétète, pour ma part, maintenant que je me suis approché de cet énoncé, il m'arrive tout à fait la même chose que si c'était une peinture en trompe-l'œil : je n'en comprends même pas un détail, alors que, tant que je me tenais à distance, il m'apparaissait avoir un sens.

THÉÉTÈTE – En quel sens, et pourquoi, dis-tu cela ?

SOCRATE – Je vais te le montrer, si j'arrive à en être capable. Ayant, moi, une opinion droite à ton sujet, si j'y ajoute la définition qui t'appartient en propre, je te connais ; sinon, j'ai de toi seulement une opinion.

THÉÉTÈTE – Oui.

SOCRATE – Et la définition qui t'appartient en propre, c'était l'expression de ce que tu as de différent.

THÉÉTÈTE – C'est bien cela.

SOCRATE – Donc, quand j'avais, de toi, seulement une opinion, je n'atteignais, par la pensée, rien de ce qui te fait différer des autres, n'est-ce pas ?

THÉÉTÈTE – Cela n'en a pas l'air.

SOCRATE – Par conséquent, ce que je pensais, c'était tel ou tel caractère commun, qui ne t'appartient pas plus qu'à tel ou tel autre.

THÉÉTÈTE – Forcément.

SOCRATE – Vas-y, alors, par Zeus ! À quel titre, dans un cas de ce genre, est-ce jamais toi, plutôt que n'importe qui d'autre, qui était l'objet de mon opinion ? Suppose, en effet, que je sois en train de penser ainsi : celui-ci est Théétète, qui,

de façon générale, est un homme, c'est-à-dire a un nez, des yeux, une bouche... Suppose que je pense de la même façon pour chaque partie du corps, une à une. Eh bien, est-il possible que cette façon-là de penser me fasse penser Théétète plutôt que Théodore ou le dernier des Mysiens, comme on dit ?

THÉÉTÈTE — Pourquoi serait-ce le cas, en effet ?

SOCRATE — Mais si je pensais, non seulement celui qui a un nez et des yeux, mais celui qui a le nez aplati et les yeux saillants, est-ce toi qui, à quelque degré, sera l'objet de mon opinion, plutôt que moi-même ou tous ceux qui ont les mêmes traits ?

THÉÉTÈTE — À aucun degré.

SOCRATE — Au contraire, je crois, Théétète ne sera pas en moi l'objet d'une opinion avant que cet aplatissement du nez (et il en va de même pour les autres traits dont tu es composé), imprimé en moi, y ait déposé une trace différente des autres nez aplatis que j'ai déjà vus. C'est cet aplatissement-là qui, si je te rencontre encore demain, me rappellera et me fera avoir une opinion droite à ton sujet.

THÉÉTÈTE — C'est tout à fait vrai.

SOCRATE — Par conséquent, même l'opinion droite a trait à la différence propre, au sujet de chacun de ses objets.

THÉÉTÈTE — Il y a apparence, en tout cas.

SOCRATE — Donc, en quoi peut encore consister « ajouter à l'opinion droite une définition » ? Si d'une part, en effet, ce que dit cette formule, c'est de penser, en plus, ce en quoi un objet diffère des autres, l'injonction devient totalement ridicule.

THÉÉTÈTE — En quel sens ?

SOCRATE — Alors que nous avons une opinion droite de ce par quoi tels objets diffèrent des autres, la formule en question nous prescrit d'ajouter l'opinion droite de ce par quoi ces objets diffèrent des autres. Et en ce sens, on ne dit rien, comparé à cette injonction-là, quand on parle du tour complet que fait le bâton, le pilon ou quoi que ce soit, et il serait plus juste de l'appeler, cette injonction, un conseil d'aveugle ! Car, ce que nous avons, nous enjoindre de l'ajouter pour que nous apprenions ce dont nous avons l'opinion, cela ressemble à quelque chose de tout à fait authentiquement plongé dans l'obscurité.

THÉÉTÈTE — Dis maintenant ce que tu voulais demander en posant ta question. SOCRATE — Si ces mots, mon enfant, « ajouter la définition », enjoignent de connaître, et non pas d'avoir pour opinion, ce que l'objet a de différent, alors c'est tout plaisir que l'objet de cette formule, la plus belle de celles qui concernent la science. Car connaître, bien sûr que c'est s'être assuré d'une science ! N'est-ce pas ?

THÉÉTÈTE — Si.

SOCRATE — Il semble donc que l'auteur de cette formule, si on lui pose la question : « qu'est-ce que la science ? », répondra que c'est une opinion droite

accompagnée de la science de ce que son objet a de différent. Car ce serait cela, ajouter la définition, d'après lui.

THÉÉTÈTE — Cela en a l'air.

SOCRATE — Et il est absolument naïf, quand l'objet de notre recherche est la science, de déclarer que c'est une opinion droite accompagnée de science — science de ce que son objet a de différent ou de quoi que ce soit d'autre !

Conclusion, Théétète : ce ne sont ni la sensation, ni l'opinion vraie, ni la définition ajoutée à une opinion vraie, qui seraient la science.

THÉÉTÈTE — Cela n'en a pas l'air.

SOCRATE — Eh bien, est-ce que nous sommes encore gros de quelque chose, et sommes-nous dans les affres, mon cher, au sujet de la science, ou avons-nous tout mis au jour ?

THÉÉTÈTE — Ah oui, par Zeus ! Pour ma part, j'en ai dit, à cause de toi, beaucoup plus que ce que j'avais en moi.

SOCRATE — Tout cela, donc, l'art de pratiquer les accouchements nous dit que ce n'ont été que des vents, et qui ne valent pas la nourriture ?

THÉÉTÈTE — Absolument, oui, vraiment.

SOCRATE — Eh bien, si tu cherches, après cela, à te trouver en gestation d'autre chose, Théétète, si tu t'y trouves, c'est de choses meilleures que tu seras plein, grâce à l'examen auquel nous venons de procéder ; et si tu n'as rien en toi, tu seras moins pesant pour ceux qui te fréquenteront, et plus doux, puisque tu auras la sagesse de ne pas croire savoir ce que tu ne sais pas. C'est cela seulement que peut mon art, et rien de plus, et je ne sais pas une de ces choses que savent les autres, ceux qui sont et ont été des hommes grands et admirables. Mais c'est d'un dieu que moi et ma mère avons reçu en partage cet art de délivrer, elle les femmes, moi les garçons jeunes et de bonne race et tous ceux qui sont beaux.

Pour le présent, je dois me présenter au portique du Roi, pour affronter l'accusation de Mélétos, celle qu'il a déposée contre moi. Mais tôt demain matin, Théétète, rencontrons-nous ici de nouveau.